

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 15 DECEMBRE 1883.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

VIE. — "L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et sera livré GRATIS tous les Samedis soirs aux acheteurs de "L'ETENDARD."

CAUSERIE DU DIMANCHE.

ENTRE OUVRIERS.

— Quand jusqu'à demain, tu voudrais prendre fait et cause pour l'ouvrier français, tu ne peux vraiment nous le donner comme type.

— Comme type en tout et pour tout, non, mais avoue mon cher camarade, que s'il y a du bon chez un peuple on peut prendre le bon, et laisser le mauvais, c'est ce que je voudrais te faire comprendre.

— Je t'écoute, tu me disais donc : Oui l'ouvrier français est irrégulier.

— Ce n'est pas précisément cela, je te disais ; si l'ouvrier français est souvent irrégulier, il ne faut pas en conclure qu'il est impie. Et sans vouloir te forcer à admettre ce que je vois, clairement je voulais en venir à te prouver, qu'envers et contre tout l'ouvrier de la vieille patrie ne connaît qu'une chose avant tout ; c'est l'honneur.

— Tu avoueras franchement que c'est un peu fort, mais n'as-tu pas considéré que si l'on fait l'ouvrier de la vieille patrie, on ne connaît qu'une chose avant tout ; c'est l'honneur.

— Ça c'est parler d'or, moi aussi je dis cela, mais nous nous serions, l'un et l'autre à causer pendant trois jours, que ni l'un ni l'autre en serait plus avancé, sans une explication bien régulière sur ce grave sujet. Nous allons si tu veux faire une chose, laisse moi parler, toi tu vas être le public, tu vas écouter, moi, je vais faire le discours, après cela si tu n'est pas convaincu, tu répondras, et je te promets de te laisser parler.

— Allons, monsieur l'orateur, je t'écoute quel est le titre que tu vas donner à ton allocution ?

— Voilà c'est bien simple.

L'HONNEUR.

— Qu'est-ce que l'honneur ?

Rien de plus facile messieurs, du moins, excuse moi, je croyais que tu étais plusieurs, rien de plus facile mon ami que de trouver une réponse.

L'honneur mes... monsieur c'est l'accomplissement de son devoir.

— Tu n'aurais pas trouvé celle-là toi ?

— Cette malice tout le monde sait cela !

— Eh bien mon vieux, du moins messieurs si simple que cela paraisse, c'est très difficile à faire, accomplir son devoir comme je l'entends, c'est à dire dans toute l'acceptation du mot, c'est dis-je chose très difficile.

Beaucoup se figurent accomplir leur devoir, et ne font que singer l'accomplissement du devoir.

Par exemple, prenons un ouvrier, qui doit à son patron dix heures d'ouvrage, pour un salaire quelconque, si cet ouvrier, tient le temps comme on dit. A-t-il fait son devoir ?

S'il a tenu le temps, purement et simplement, se contentant de faire sa journée sans s'occuper du résultat obtenu c'est-à-dire sans s'occuper s'il a fait la quantité d'ouvrage que son patron est en droit d'obtenir de lui. Cet ouvrier a failli à l'honneur,

— Comme ça tu voudrais que nous fussions des saints, je voudrais bien t'y voir toi avec un bourgeois comme le mien, il veut qu'on arrive à l'heure,

c'est tout ce qu'il lui faut. Alors on le contente cet homme.

— Arriver à l'heure mon cher.... messieurs dis-je, mais, c'est l'accomplissement stricte du devoir. Arriver à sept heures juste comme de l'or et musarder, c'est-à-dire, flâner une heure ou deux dans le jour, c'est singer, toujours singer.

C'est pourquoi, je ne puis comprendre celui qui étant à la tête d'une manufacture quelconque, tient plus à l'arrivée exacte qu'à l'accomplissement pleine et entière de la journée au plus fort de ses intérêts.

S'il est nécessaire, que l'ouvrier soit honnête sur toute la ligne. Il faut par contre que le patron soit un homme juste, intègre, et surtout bon !... bon !... mais bon !...

Hors de cela, ce n'est plus un patron, c'est un être ne possédant ni le sens, ni la raison " *honi soit qui mal y pense* " il ne mérite pas l'honneur de diriger des hommes possédant une âme, un cœur bien supérieur au sien. Voilà.

— Sais-tu que tu parles comme un gros livre. Une chance par exemple que je suis ton seul auditeur, sans cela je ne te verrais pas blanc, s'il y avait des patrons ici.

Patience, camarade, à chacun son tour l'ouvrier n'a pas été ménagé au commencement et encore il aura son chapitre tout à l'heure, je prétends dire franchement ce que c'est que l'honneur. Il n'y a qu'une manière d'être honorable : c'est d'être honorable.

Si je déplaçais à quelques uns, tant pis, c'est que j'aurais touché la corde sensible et tu sais comme on dit à l'atelier. Un mouchoir... c'est souvent utile... que ceux qui en ont besoin s'en servent.

L'ouvrier aura son tour te disais-je, m'y voici. De fait, l'ouvrier qui, sachant que l'heure réglementaire est 7 ou 8 heures, fait expès de manquer à l'heure d'arrivée, est coupable. Chacun sait que c'est un lâche s'il n'a personne pour le surveiller ; car il abuse de la confiance de son patron. S'il a un surveillant il donne raison, au bourgeois de le faire surveiller. Mais si pour lui, le retard est un accident : dix-neuf fois sur vingt si le patron ferme un peu les yeux, il s'en trouvera mieux. Car si l'ouvrier a de de l'honneur il saura rendre le temps qu'il a manqué.

Mais dira-t-on ; dans les grandes manufactures surtout, il faut de l'ordre.

Oui, tout le monde sait cela, et je ne prétends nullement vouloir réformer, un juste règlement qui est absolument nécessaire.

Mais ce que je veux, c'est prémunir l'ouvrier contre cet abus assez généralement admis, qu'il soit exacte, tienne le temps, et voilà tout.....

Ce que je voudrais, c'est que le patron fût pour l'ouvrier, un ami et non, souvent un tyran. Ce que je voudrais, c'est que le patron, sût se faire aimer et respecter, même par un excès de bonté. Il n'y a pas de milieu pour l'ouvrier, il faut se bien pénétrer de cette idée ; il aime ou il hait son patron. L'on sait le proverbe " tel valet tel maître. " Si l'ouvrier hait, c'est que le patron sait haïr et partant, est haïssable.

Tournez et retournez autour de la question vous en viendrez toujours au même résultat. Depuis vingt ans passé que je travaille chez des patrons, j'ai toujours vu que le bourgeois qui est bon avec l'ouvrier, finit toujours par rendre ce dernier parfaitement bon. Par contre, ceux que j'ai vu détestant leurs ouvriers, leur cherchant toutes les petites chicanes les plus inimaginables, ceux-là dis-je finissent par

irriter à un tel point le caractère de leurs hommes, fussent-ils bons, qu'ils deviennent avant peu acariâtres, pervers, méchants ; répudiant à tout jamais, les sentiments d'honneur.

A bien comprendre son devoir à le faire avec honneur, il y a beaucoup plus de difficulté qu'on ne pourrait le croire.

A l'ouvrier qui entreprend un ouvrage à la pièce, il incombe une responsabilité bien plus grande au point de vue de l'honneur, car s'il n'a pas d'honneur, il trichera celui qui l'emploi.

C'est ainsi que bien des ouvriers entreprenants des ouvrages à la pièce, se figurent avoir terminé leurs contrats, lorsque l'ouvrage, fini, livré ; est accepté ;

Oui ils sont honorables, si leur travail est bien fait et offre pour l'avenir, toute la garantie de solidité, de fini qu'est en droit de désirer et d'avoir celui qui a ordonné l'ouvrage.

Cet homme peut connaître la besogne et alors il n'acceptera qu'à bon escient. Il peut aussi être parfaitement ignorant, de telle ou telle industrie, et il s'en rapporte à vous, ouvriers.

Si l'ouvrier sait ce que c'est que l'honneur il ne trompera pas.

Ici, il convient de reparler de mon ouvrier français et de prendre chez lui ce qu'il a de bon.

Il est souvent irrégulier, je le sais.

Il est souvent révolutionnaire, je le sais.

Il a toujours à cœur de ne jamais forfaire à l'honneur. Voilà sa grande qualité.

Or, nous ouvriers canadiens, nous sommes religieux, les idées de bouleversement ne hantent jamais notre esprit, beaucoup d'entre nous savent ce que c'est que l'honneur. Beaucoup croient que ce n'est qu'un mot. Si chaque soir j'arrêtais chaque ouvrier pour lui dire : Donne-moi ta parole d'honneur que tu as fait ton devoir. Combien penses-tu camarade, qu'il y en a qui répondrait : Je te la donne.

Si j'ai cité l'ouvrier français, c'est parce que ce dernier, ne connaît souvent d'autre loi que l'honneur, mais il la connaît à outrance, et je dis et répète que : si chez un peuple nous trouvons une qualité appréciable au plus haut degré, nous devons la lui emprunter.

Ai-je raison. Oui ou non.

— Ma foi tu m'as convaincu et je n'ai rien à dire, aussi je me tais.

(Pour rapport conforme),

PAPA-NOÉ.

Un Contre-maitre.

Plusieurs de mes camarades, m'ont demandé d'écrire quelques lignes sur les contre-maitres. On me demande surtout de définir le contre-maitre.

Remarquez amis lecteurs, que je ne veux pas m'imposer, pour résoudre une question. Chaque fois que je serai honoré d'une demande, j'y répondrai en conscience, ne pesant, ni pour Pierre ni pour Paul, je cherche avec vous la justice. Si j'écris faux, relevez-moi, je répondrai à nouveau poliment, et si j'ai tort, je réparerai mes torts.

Or, qu'est-ce qu'un contre-maitre ? c'est un maître ou représentant du patron, mis par lui à la tête de l'atelier pour le représenter.

Qu'est-ce qu'un maître ? c'est celui qui est capable d'enseigner à celui qui ne sait pas.

On viendra me dire ; mais j'ai un maître qui ne sait pas mon métier.

Amis, vous répondrai-je. Cet homme n'est pas votre maître il est votre patron.

N'en déplaise au chefs de maisons, on ne peut être maître que lorsqu'on sait. Les mots sont les mots, et ont chacun leur signification.

Je dis donc que pour être contre-maître il faut savoir son métier afin de l'enseigner et être apte à en comprendre toutes les délicatesses.

On me dira aussi, que dans maints ateliers il y a des contre-maîtres, qui ne connaissent pas l'art de leurs ouvriers, et qui n'ont d'autre fonction que de les surveiller.

Mauvaise manière, dirai-je, ce ne sont pas des contre-maîtres que vous donnez à vos ouvriers, ce sont des géoliers. Prenez garde. L'ouvrier se croira en prison, si le géolier, ignorant alors ce que c'est que l'ouvrage, le surveille seulement sans être son camarade, et vous le savez messieurs, rien ne porte à l'émancipation comme le refus systématique de la liberté relative due à tout homme fait à l'image de Dieu.

Comment voulez-vous que l'ouvrier ne se révolte pas, à l'idée d'être jugé, apprécié par le premier bonhomme venu. L'ouvrier veut être soumis à son maître en son art et invariablement il sera haineux envers un géolier.

Voilà des vérités pour un journal qui ne se vend pas. Vous avouerez qu'on en donne beaucoup pour rien. La marchandise qui ne se vend pas est toujours la meilleure, car le fabricant n'a aucun intérêt à la falsifier.

Je vous offre la mienne comme étant la panacée universelle, contre la grève et toutes les maladies connues entre patrons et ouvriers.

PAPA-NOË.

Cours d'Economie Industrielle.

L'ALUMINIUM

Après ces conquêtes de l'industrie, une des plus belles et des plus récentes est sans contredit celle de l'Aluminium. L'illustre fondateur de la Chimie moderne, Lavoisier, par une véritable prévision de génie, avait annoncé que les substances minérales désignées sous le nom de terres et d'alcalis, n'étaient que des métaux oxydés. Le chimiste anglais Davy confirma pleinement ces vues en réduisant la potasse et la soude, et en isolant leur radicaux métalliques, le potassium et le sodium. En 1827, un chimiste allemand, M. Wohler, isola de même le métal de l'alumine, et obtint l'aluminium sous la forme d'une poudre grise, qu'il crut infusible, même à la température la plus élevée, et éminemment oxydable. C'est une erreur.

En effet, en 1854, M. Henri Saint-Claire Deville, ayant étudié avec soin le nouveau métal, reconnu que l'aluminium a des propriétés toutes différentes. Selon l'éminent professeur, l'aluminium est d'un blanc éclatant, qui tient le milieu entre la couleur de l'argent et celle de la platine ; il est plus léger que le verre, et malgré cela sa ténacité est considérable. On le travaille facilement au marteau, on l'étire en fils très fins, et on le fond à une chaleur inférieure à celle que l'argent exige pour la fusion. Ajoutons enfin que l'aluminium est un métal complètement inaltérable à l'air, et qu'il conserve toujours son éclat métallique.

La simple énumération de ces propriétés suffit pour montrer tout les services qu'on est en droit d'attendre d'un métal aussi précieux, qui dans une foule de cas pourra être substitué à l'argent avec grand avantage. Sa faible densité sera surtout très avantageuse ; car en admettant qu'à poids égal il fût aussi cher que l'argent, il serait en réalité quatre fois moins cher à volume égal, puisque l'argent est qua-

tre fois plus dense que l'aluminium ; et à volume égal, dit M. Saint-Claire Deville, l'aluminium possède une rigidité plus grande que l'argent. Malheureusement son prix aujourd'hui est encore trop élevé ; mais tout fait espérer que le problème de la fabrication économique de l'aluminium sera résolu prochainement par l'industrie d'une manière satisfaisante, parce que tous les matériaux avec le concours desquels ce produit sont à bas prix ; la matière première elle-même est pour rien, puisque c'est l'argile de nos champs, laquelle renferme de 20 à 50 pour 100 d'aluminium.

En attendant qu'on puisse utiliser économiquement l'aluminium pur, on emploie le bronze d'aluminium, alliage de cuivre et d'aluminium. L'opération de cet alliage est très simple, et elle consiste à mélanger par la fusion les deux métaux purs, dans la proportion de 90 parties de cuivre contre 10 d'aluminium. Avec ce bronze, on fabrique beaucoup de vases sacrés, d'orfèvrerie de table et de bijouterie.

La Saint Jean-Baptiste en 1884.

Nous lisons dans le *Messageur* de Lewiston, Maine :

La société Saint Jean-Baptiste de Montréal se propose de chômer avec un éclat tout nouveau, le 24 juin prochain. On a envoyé des lettres d'invitation à tous les sociétés sœurs du Canada et des Etats-Unis, leur demandant de bien vouloir contribuer à la grande fête nationale qu'on est à préparer. L'on a exposé, lors de la fête de Worcester, les plans grandioses de cette réunion. Il ne s'agit de rien moins que de faire appel à tous les centres Canadiens d'ici et du Canada et de former ainsi un congrès chargé d'étudier les forces, de chercher notre côté faible et de trouver les moyens d'y remédier.

La société St. Jean-Baptiste de Montréal étant la plus ancienne et célébrant en 1884 le cinquantième anniversaire de sa fondation, il lui appartenait de se mettre à la tête de ce mouvement. C'est ce qu'elle a fait aussi et avec beaucoup d'entrain, ce que prouvent d'ailleurs les centaines d'invitations envoyées partout où il y a des compatriotes.

FABLE.

DE PARIS A MONTRÉAL.

Par Correspondance.

Bien chers Parents,

J'ai fini mon apprentissage, vous avez été bien bon de m'envoyer avec mon oncle en Canada. A présent que je suis peintre je vais gagner de l'argent.

Mon Patron m'a dit que pour « stippler » je n'avais pas mon pareil, je dois vous dire que je « strappe » aussi fort bien, et pour « shedder » une lettre donc, c'est moi qui vous fait cela la « shedde ».

Ici il faut apprendre un peu tous les métiers pour avoir la chance de quelques « jobs ».

Il pourrait se faire que j'entre bientôt chez un fabricant de « carriage » mais j'ai peur, je ne sais pas bien « glaizer », cependant je connais un peu le « business » je compte bientôt être au courant, et alors le « business » ira « all right ».

Mon oncle est toujours « brass-finisher » son « boss » l'a envoyé à la compagnie, je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

Votre fils qui vous aime

ANATOLE.

Bien cher Enfant,

Lorsque nous avons reçu ta lettre le Docteur Férase que tu connais était à la maison. Il est

venu pour ta mère qui était souffrante mais elle est mieux. Nous lui avons fait voir ta lettre ; comme nous, il n'y a rien compris. Mais comme il connaît un savant anglais, il a emporté ta lettre pour la lui faire voir.

Ce savant prétend lui aussi ne rien y comprendre. Notre ami Fritz qui sais l'allemand n'a pu déchiffrer un mot à ta lettre.

Enfin fort inquiet je l'ai envoyé à toutes les ambassades, Italienne, Espagnole, Chinoise, Russe, etc., etc., et de toutes parts ta lettre est revenue sans traduction.

Je ne sais que penser. Ton oncle nous avait dit qu'on parlait français en Canada.

Je parviens bien à trouver quelques phrases françaises dans ta lettre mais le reste je ne puis le comprendre.

Ton Père dévoué,

FRANCAIS.

Morale.

Quand on est français il faut parler français si l'on veut qu'un jour nos enfants sachent le français.

P. S. — C'est ainsi que, sans y faire attention et en suivant cette malheureuse manie qu'ont plusieurs de nos compatriotes de parsemer leur langage de locutions anglaises, afin de s'éviter le souci de chercher la traduction française de grand nombre d'expressions qu'ils apprennent dans les ateliers anglais, ils donnent de nous et de notre pays la plus pitoyable idée.

Allons ! ouvriers canadiens, mes compatriotes, un bon mouvement ! Faites tous les efforts possibles pour bien apprendre toutes les expressions françaises en usage dans l'exercice de votre métier. Dorénavant, ne désignez plus vos outils, vos ouvrages, etc., que par des noms français. De cette façon vous éviterez de faire passer les Canadiens à l'étranger, par des Iroquois.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Le célèbre médecin Dumoulin, étant à l'agonie, et environné de plusieurs de ses confrères qui déplorait sa perte, leur dit : « Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins. » Pressé par eux de les nommer parce qu'ils croyaient tous être un des trois, il leur dit ; « ce sont, l'eau, l'exercice et la diète. »

ETYMOLOGIE DU MOT POLTRON.

L'origine de ce mot remonte à l'antiquité.

A Rome certains jeunes gens, pour échapper au service militaire, se coupaient le pouce droit.

Or, le pouce, se dit en latin, « pollex », qui fait à l'ablatif « police » on disaient donc d'eux qu'ils étaient « police truncato » le pouce coupé, avec les premières syllabes de ces deux mots, on a fait le mot, « Pol-trunc » puis poltron, qui est resté synonyme de lâche.

- Mais comment cher ami, faites-vous pour gagner tant d'argent ?
- Moi je ne paie jamais mes vieilles dettes ;
- Et les nouvelles ?
- Je les laisse vieillir ?

— Que préférez-vous ? l'artiste ou le critique.

- L'artiste.
- Parce que ?
- L'artiste vit sur sa réputation, et le critique sur celle des autres.

Nouvelles Diverses et Accidents.

— Une quantité considérable de glace et de neige est tombée du toit de la bâtisse de MM. Dawson et Frères, rue St Jacques; une partie de cette glace tomba sur la tête d'un jeune homme du nom de Willowby qui passait en ce moment, mais il ne reçut aucune blessure grave.

Dans l'après-midi, une autre quantité de glace est tombée du toit de la bâtisse de MM. Savage et Lyman, rue St Jacques, sur la tête d'un passant. Celui-ci ne fut pas aussi heureux que M. Willowby, et reçut des blessures assez graves.

— Frederick Studer, âgé de 2 ans, fut victime d'un pénible accident, samedi matin, à la demeure de ses parents, No. 184 rue St. Christophe.

Il était à jouer dans la cuisine, près du poêle, lorsque ses habits prirent feu et en un instant il fut enveloppé par les flammes. La mère accourut au cris de son enfant et en voulant éteindre les flammes elle eut le bras droit brûlé, à partir de la main jusqu'au coude.

Le Dr Ross fut mandé, et constata que l'enfant avait éprouvé des brûlures, à partir des pieds jusqu'au milieu du corps, mais elles sont moins dangereuses que celles de madame Studer.

M. Studer est contre-maitre chez M. Chanteloup, rue Craig.

— Mercredi matin, le 12 courant, un gardien du Grand-Tronc, nommé J. Martin, était sur le quai près du pont, à la Pointe St. Charles, lorsqu'il vit venir un engin avec toute vitesse; le malheureux voulut se jeter à côté de la voie, mais il était trop tard; il fut frappé par la locomotive et expira sur le champ.

On le transporta à sa demeure sur la rue Ruel.

LA MISÈRE.— Un nommé Arsène Gervais, du No. 60 rue Amherst, est disparu depuis quelques jours, laissant sa femme et sept enfants dans la plus profonde misère.

Hier après-midi, M. Cinq-Mars a amené devant le Recorder, Exilda Gervais, âgée de 11 ans, l'aînée de la famille, Malvina, 7 ans, Joseph, âgé de 5 ans, et Pierre, âgée de 9 ans.

Madame Gervais a donné naissance à 5 enfants dans l'espace de 18 mois. Pierre et Joseph sont les survivants de trois jumeaux; l'autre est mort à l'âge de 13 mois. Les deux autres ont vécu jusqu'à l'âge de quatre ans.

Les deux petites filles iront à l'école d'industrie pour quatre ans, et les deux petits garçons à l'école de la Délivrance, Québec, pour 4 ans.

LES DELEGUES FRANÇAIS.

On nous écrit de Boston que vendredi après-midi les délégués ouvriers de Paris ont été accompagnés à Deer Island par le comité de réception et d'autres gentlemen, parmi lesquels les directeurs des hospices. A l'arrivée sur l'île un lunch a été servi. Ensuite les délégués ont été conduits dans la chapelle, où les enfants ont chanté des chœurs sous la direction de l'aumônier, le Rev. Dadmun. Le professeur Morand, qui accompagnait les délégués, a remercié en leur nom les jeunes chanteurs. Puis a eu lieu l'inspection, qui a grandement intéressé les visiteurs. De courtes allocutions ont été prononcées dans l'école des garçons. De retour à Boston, on les a fait entrer à la station de police de Hanover street, pour expliquer le système des patrouilles. A 6 h. 30 m., les délégués ont dîné au restaurant Miessel. A 9 h. ils ont visité l'école supérieure du soir. Hier quelques-uns des délégués sont partis pour New-York par le train de huit heures du matin et les autres par le train suivant.

MIDI.

Baum !.....Baum !.....Baum !.....Pi.....i
.....i.....ou dig.....ding.....dong.....dig.....
ding.....dong.....dig.....ding.....dong ! Piou.....
pion.....pioupiouououou.....dung !!.....
— Quel jour que c'est aujourd'hui, Xavier ?
— L'un dit (lundi.)

— Eh bien ! l'autre m'a redit (mardi), aimes-tu le maigre, dit ? (Mercredi) naturellement, moi je dis. (Jeudi), j'aime ce que mon ventre dit. (Vendredi), ça me dit mange. (Samedi et, Dimanche), et puis, c'est pour cela que j'vas manger ; midi sonne.

A L'IMPRIMERIE.

Le Compositeur.—Le vapeur "Beauharnais," tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc.

Le Pressier.—Jeneni.....ieuff.....trac.....trof.....tric.....trac.....trof-trof-tric.....vhioum !.....
— Tic, toc, tic, tie, toc.....

— Georges, es-tu capable d'écrire une phrase, rien qu'avec des lettres, de manière à ce qu'en prononçant les lettres, cela forme une phrase ?

— Ce n'est pas difficile, attend.....tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc.....imprime sous le rouleau maintenant, et lis-moi cela.

— L, N, A, E, T, O, P, Y, L, I, A, V, Q, L, I, R, S, T, L, I, E, D, C, D, A, C, A, G. (Hélène a été au pays grec, elle y a vécu, elle y est restée, elle y est décédée assez âgée.) Ahuris, le pressier s'empresse de se presser contre sa presse.

QUESTION A RESOUDRE.

La première personne qui aura donné une réponse juste au problème suivant, recevra en présent

UN MAGNIQUE CHROMO.

"Quinze Chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survint une furieuse tempête. Après avoir jeté à l'eau toutes les marchandises, on décida que l'on jetterait à l'eau la moitié des 30 passagers. Mais le pilote qui est Chrétien, veut protéger ses le-religionnaires, et faisant ranger tous les passagers sur le pont, il déclare qu'il va compter de neuf en neuf, en continuant jusqu'à 15 fois 9, et que tous ceux que le sort désignera, devront être immédiatement jetés à la mer. Il se trouve qu'après avoir fait 15 victimes, les quinze Chrétiens sont restés. Comment le pilote a-t-il disposés les 30 personnes pour sauver tous les chrétiens ?"

Réponse samedi prochain.

Temperance et Intemperance.

Nos débuts ne sont pas de ses plus mauvais. Le relevé de la semaine, nous donne six noms d'ouvriers, condamnés en Cour du Recorder, pour ivresse. Un par jour c'est raisonnable, Mais pas du tout serait encore mieux, aussi comptons-nous sur un progrès pour la semaine prochaine.

Parmi ces six noms, nous constatons quatre ouvriers de noms anglais et deux canadiens français, seulement.

Il faut avouer que ce relevé statistique ne prouve pas encore, que l'ouvrier ne boit pas. Mais simplement que six, ont assez bu pour se faire ramasser dans les rues et condamner à l'amende pour ivresse.

Il y en a beaucoup qui n'ont pas été pris, comptant sur le proverbe "Pas vu pas pris." Méfions-nous, le proverbe n'a pas raison ici, car avec la boisson on peu dire "Pas vu pris." Si ce n'est par la police c'est du moins par l'ivresse, et quand l'ivresse arrive, la police n'est pas loin.

AQUA FONTANA.

Il s'agit d'un examen de médecine.
— Comment vous y prendriez-vous pour faire transpirer un malade ?
— J'emploierais les sudorifiques les plus efficaces.

— Lesquels ?
— Par exemple, des stimulants aromatiques, tels que le thé, le café etc.

— Et si cela ne suffisait pas ?
— J'aurais recours aux huiles volatiles, telles que l'éther, les composés alcooliques.

— Et si cela ne produisait aucun effet ?
— J'essairais l'antimoine diaphorétique, les poudres de James, les poudres de Dower.....

— Et si tout était inutile ?
Le candidat commence suer à grosses gouttes.

— Si tout était inutile, je prendrais la bourrache et puis la salsepareille, la quinine douce, du safran.

— Et si tout cela était insuffisant.
— Alors je lui conseillerais de subir un examen chez-vous.

Un tapissier est appelé pour exécuter un travail chez deux vieilles demoiselles, dont l'une est affligée de surdité.

L'une des deux lui fait déplacer un rideau, puis lui fait remettre à la place primitive, puis replacer, puis rechanger encore,

Le tapissier, très-agacé, et pensant ne pas être entendu, s'écrie pour se soulager :

— Vielle fichue bête !

La demoiselle le regarde d'un air indulgent, et lui répond avec placidité ;

— Pardon, monsieur c'est ma sœur qui est sourde.

HARMONIE IMITATIVE.

A LA FORGE

Ding.....dang.....ban.....pif.....pan.....pouf.
Ding.....dang.....ban.....pif.....pan.....pouf.
Vlan.....rac.....ban.....boun !.....

— Dis-donc, Arthur, sais-tu quel sont les deux animaux de la terre les plus crédules ?

Bang.....ding.....dang.....pouf !.....

— Ma foi, non, j'en sais rien.

Ding !

— Eh bien ! ma vieille, c'est l'Eléphant et la Giraffe.

— Pourquoi ça ?

Ding ! Ding !

— C'est l'affaire : Parce que l'éléphant est trompé avec défenses d'ivoire (trompé avec défense d'y voir), et que la giraffe, la nature lui a monté le cou (monté le coup.)

EN LOCOMOTIVE.

Piou.....Piou.....dirling.....dirling.....dirling

.....dirling.

Fischhhhh..... ton.....camp.

Fischhh.....ton.....camp.

Fishhh.....ton.....camp.

Fishh.....ton.....camp.

Fish.....ton.....camp.

Fish.....ton.....camp.....Fish.....ton.....

camp.....Fish.....ton.....camp.....Fish-ton-camp

.....Fish-ton-camp.....Fish-ton-camp, etc., etc.

— Dis donc, Jos ! sais-tu comment faudrait s'y prendre pour faire écrire une lettre à un violoniste, avec son violon ?

— Sans encre, ni plume, ni rien pour écrire.

— Sans doute, rien qu'avec son violon.

Fishfishfishfishfishfish.....

— Mais non, j' sais pas.

— Quand nous allons passer sur le pont suspendu, suppose qu'il y ait avec nous un violoniste ; au moment que nous passons il fait l'accord, et, ce pont danse (la correspondance), c'est pas plus malin que ça.

— Abruti ! va.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE I

SERVANT D'INTRODUCTION.

Où l'on voit comment on peut faire une très-bonne action en achetant une pipe.

(Suite.)

— Et vous cent francs pour la croix.
— Une croix se gagne, mais ne s'achète pas, répondit mon oncle, et, s'avancant vers Jeanne, baignée de larmes : Tenez, brave femme, lui dit-il, en lui tendant la décoration, ce sera l'héritage de votre petit garçon : apprenez-lui à la désirer, et parlez-lui de son père, pour qu'il apprenne à la gagner. A présent, allons déjeuner.
— Tout sera froid, colonel.
— Bah ! un poulet avec de la salade est aussi bon froid que chaud. A propos, y a-t-il un bureau de tabac, dans votre village ?
— Non, mon colonel.
— Eh bien, vous me donnerai les noms et prénoms de cette pauvre femme, et les états de son mari.
Le poulet n'était pas trop dur, mais les pommes de terre étaient horriblement brûlées.
Nous trouvâmes tout excellent.

CHAPITRE II.

Où l'on assiste à un conseil de famille au Moulin-Rouge.

Ma famille se composait de sept personnes, y compris deux cousines orphelines et mon oncle André. Colonel à quarante-cinq ans, ce dernier avait quitté le service, non par dégoût d'une carrière dans laquelle il pouvait compter sur un brillant avenir, mais par dévouement pour nous, dont la mort du frère de ma mère avait singulièrement compromis la fortune, en laissant sans directeur (car mon père était incapable de diriger des ouvriers, une importante fabrique de foulards, propriété indivise entre nous tous. Nommé tuteur de mes deux cousines, mon oncle le colonel, qui était sur le point de partir pour l'expédition de Rome, donna sa démission sans hésiter et vint s'établir avec nous au Moulin Rouge ; c'était ainsi que s'appela notre fabrique. Les affaires allaient mal, très-mal ; la révolution de 48, la maladie de mon oncle Marcel, sa mort et le chômage à peu près complet qui l'avait suivie, avaient régulièrement diminué notre avoir. Mon père, homme d'un esprit supérieur et très-instruit, n'avait ni la fermeté ni l'esprit d'ordre, qualités indispensables pour faire prospérer un établissement industriel. Beaucoup d'ouvriers mécontents étaient déjà partis, ceux qui restaient murmuraient beaucoup et travaillaient peu. Il était grand temps que mon oncle vint à notre aide. Une réorganisation complète était nécessaire : il l'entreprit avec sa résolution ordinaire et toute son énergie ; renvoya les paresseux, menaça les mécontents, établit la discipline la plus sévère à laquelle il fut le premier à s'astreindre pour donner l'exemple et, seul, sut forcer tous les employés, contre-maitres et ouvriers, à plier sous le règlement. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis sa venue, que déjà le travail marchait avec une régularité exemplaire. C'est un magnifique résultat obtenu avec peine, une vraie victoire de la fermeté d'un seul sur le mauvais vouloir de presque tous. Le colonel n'était pourtant pas satisfait.

Un soir, après dîner, nous étions tous réunis autour de la table de famille, ma mère faisant de la tapisserie, et mon père prenant son café lentement comme toujours. Mon oncle

venait d'allumer un cigare, lorsqu'il se leva brusquement, fit quelques pas du côté de la porte, puis, revenant vers mon père :

— Théodore, lui dit-il, j'ai fait aujourd'hui le relevé de fin de mois, examiné tous mes comptes et savez-vous ce que j'en ai conclu ?
— Comment voulez-vous que je le sache ? répondit mon père assez étonné.

— Eh bien ! je vais vous le dire, tout semble marcher et rien ne va, le résultat devrait être excellent : il est déplorable.

— Il me semble, cependant, que vous faites merveille.

— Ah ! il vous semble ! Et moi aussi j'avais la sottise de le croire, mais à présent, je vois que je travaille en pure perte. Ces gens-là ont un mauvais vouloir latent qui paralyse toutes mes actions. Y comprenez-vous quelque chose, vous, ma soeur ?

— Peut-être, répondit ma mère sans lever les yeux.

— Comment peut-être ? M'y serais-je donc mal pris ?

— Je crois le contraire, mon cher André, vous vous êtes rendu maître des bras ; seulement, à présent, il faut agir sur les cœurs.

— Sur les cœurs ! fit le colonel stupéfait.

— Oui, sur les cœurs, mon ami ; vos ouvriers font leur travail par crainte, il ne peut être que mauvais ; qu'ils le fassent avec amour, et il sera excellent. Vous les avez forcés à vous craindre, forcez-les à vous aimer.

Mon père repoussa sa tasse à café et fit un signe d'approbation.

— Très-bien, continua mon oncle en riant ; mais comment arriver à ce résultat ?

— Par un moyen bien simple. Jusqu'à présent, vous n'avez vu dans chaque ouvrier qu'une paire de bras capable de fonctionner sept ou huit heures par jour avec une force de... et devant produire une quantité de... S'il s'agissait d'une machine, le calcul serait irréprochable, mais ce n'est pas une machine, il a une intelligence et une âme : développez cette intelligence, cultivez cette âme. Apprenez à l'homme à voir dans son travail, au-dessus du plaisir du samedi, un but plus élevé, l'accomplissement du devoir.

— Mais, c'est simplement impossible, ce que vous me demandez là, un ouvrier ne travaille que pour l'argent.

— Quand vos soldats se forment en carré autour de leur drapeau criblé de balles, se font tuer sur le champ de bataille, pensez-vous, demanda ma mère en s'animant, que ce soit pour mériter leurs deux sous de paie ; quand vous-même, blessé d'un coup de feu, chargiez encore à la tête de vos chasseurs d'Afrique, était-ce pour conserver vos appointements ?

— Un soldat ne connaît que l'honneur, s'écria mon oncle en se redressant.

— L'honneur, c'est l'accomplissement du devoir, dans quelque condition que ce soit, reprit gravement mon père ; faites-le comprendre à vos ouvriers, et, de mercenaires, ils deviendront les soldats de l'industrie.

Le colonel se remit à marcher, jeta son cigare au feu et, tendant la main à ma mère, lui dit avec émotion :

— Merci, Anna, pour m'avoir, non pas appris, mais rappelé ce que je n'aurais pas dû oublier. A partir d'aujourd'hui, mes ouvriers seront mes soldats. Vous serez mon conseil de guerre, et vous, continua-t-il en se tournant vers mon père, mon maître, chargé de l'éducation morale.

— Je ne vois pas trop à quoi je puis vous être bon ?

— Allons, donc vous plaisantez, vous qui vivez dans les livres, vous le savant universel, tenez-vous prêt, dès demain, à faire au bataillon des lectures qui instruisent mes hommes en les amusant, un cours d'histoire vraie, de religion, de ce qu'il vous plaira.

— Ils aimeront mieux leurs romans à 4 sous, que mes conférences.

— Et c'est là ce qui les perd, ces romans ineptes, où l'histoire est défigurée à plaisir, où la religion est calomniée, traînée dans la boue, les lois attaquées, la morale publique outragée. J'entends et j'ordonne que vous les dégoûtiez de tout cela.

— J'entends et j'ordonne, n'est pas la manière de persuader et de convaincre, reprit ma mère en souriant. Laissez à votre moniteur la liberté de choisir ses lectures, et à vos ouvriers, celle d'y assister ou de n'y point venir.

— Personne n'y viendra alors.

— Ils y viendront tous, au contraire ; vous verrez, les uns entraîneront les autres : c'est à défaut de bon vin que les ouvriers en boivent de mauvais. Certainement il y aura quelques exceptions, mais je suis persuadée qu'après avoir goûté de la vérité, presque tous mépriseront les mensonges débités par ces spéculateurs en scandales, qui font commerce de l'empoisonnement public, et préparent des révolutions dont eux seuls doivent profiter, en abrutissant l'intelligence de ceux qui en seront les aveugles instruments et les premières victimes.

— Vraiment, ma soeur, vous étiez née pour être orateur. Il faut en passer par tout ce que vous voulez. Soit, j'y consens et j'accorde à tous la liberté demandée.

— Il y a quelques années que je m'occupe d'histoire et de littérature, dit mon père, je tâcherai de faire à ces braves gens un petit cours d'orthopédie historique le moins ennuyeux possible.

— Un cours de... ? demanda mon oncle.

— D'orthopédie, ce mot vient du grec et signifie redressement des pieds ; il y a à Paris et ailleurs des établissements orthopédiques où l'on envoie les boiteux.

— Ah ! va, mon cher ami, vous vous imaginez que nos soldats sont boiteux.

— Les ouvriers, non, mais l'histoire que leur enseigne les marchands de morts aux âmes, oui, et c'est celle-ci que je veux redresser.

— Alors, très-bien : et quand commencerez-vous ?

— Je demande deux jours.

— Accordé ! Allons, c'est convenu. A présent, avec votre permission, je vais fumer mon cigare... Bon, je l'ai jeté au feu. Noémi va me chercher ma pipe ; tu sais où elle est ?

— Oui mon oncle.

— Sus ma cheminée, à droite.

— Je sais, je sais, répondit ma plus jeune cousine, qui déjà montait l'escalier.

CHAPITRE III.

Où l'on voit ce que c'était que la pipe de mon oncle, et quel parti on peut tirer d'une pipe quelqu'un qui ne fume pas.

Amis lecteurs, vous qui habitez Paris, êtes-vous jamais entrés dans le musée mexicain nouvellement ouvert au Louvre ? Si vous n'y êtes pas encore allés, je vous conseille de profiter de votre premier dimanche pour visiter cette belle collection et étudier les derniers restes de la civilisation d'un grand peuple, de ces Indiens Aztèques, possesseurs du Mexique, au moment de la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, en 1492, et dont la nation fut, bientôt après exterminée par les Espagnols. Cette promenade sera, je vous assure, plus amusante, plus économique, et surtout, beaucoup plus digne d'hommes intelligents comme vous l'êtes, qu'une visite aux cabarets des barrières, accompagnée d'un empoisonnement par cette drogue abominable qu'on s'obstine à appeler du vin et suivie d'une incapacité de travail pour tout le lendemain.

(A continuer.)